

Cinq poèmes de Xéphiron de Sardes

Autor(en): **Sardes, Xéphiron de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **29 (1961)**

Heft 9

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570854>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Cinq poèmes de Xéphiron de Sardes

Nous ne connaissons rien, ou presque, sur la vie de Xéphiron de Sardes, pas même exactement en quel siècle il vécut; on suppose que ce fut dans le VIème siècle avant J. C. la grande période des poètes ioniens. Rien ne l'assure, ni ne nous renseigne sur sa classe sociale, sa situation de famille, la durée de son existence. Le peu que nous savons, nous pouvons le déduire de ces quelques poèmes miraculeusement conservés, mais peut-être tronqués par les copistes du moyen-âge. Ces vers sont tellement vivants encore et neufs que l'on doit s'émerveiller de les retrouver actuels après tant de siècles. Les plus récentes recherches n'ont pas trouvé trace de Xéphiron dans les correspondances et mémoires partiellement retrouvés. Nous savons — et uniquement par ses poèmes — qu'il était natif de Sardes en Lydie, qu'il vint à Athènes enseigner la philosophie ou se placer comme précepteur, qu'il s'attacha passionnément à l'enfant Alexandrios et qu'il était assez jeune et beau pour plaire. Mourut-il d'amour, ainsi qu'il en menace son amant ingrat? Nul n'en sait plus que vous n'en saurez après avoir lu ces quelques poèmes.

A notre connaissance, ils n'avaient jamais été traduits jusqu'ici; c'est donc une primeur que nous sommes fiers de vous présenter. Puissiez-vous penser comme nous qu'ils semblent spécialement écrits à notre intention.

La Rédaction.

I

Quand j'arrivai dans la ville célèbre entre toutes,
C'était dans le but de donner mon savoir.
Mais au premier moment où j'en franchis les murs,
je sus que jusqu'alors je n'avais rien appris.
Athènes aux mille portes, aux beaux esclaves nus,
aux femmes trop parées, aux palais innombrables!
Je me suis senti là comme un enfant timide
et j'ai appris de toi que je ne savais rien.
T'enseigner la sagesse, ô sage entre les sages,
t'enseigner la beauté, Athènes la plus belle!
Mais quand j'ai rencontré mon Alexandrios,
J'ai su qu'il me fallait apprendre aussi l'amour.

II

J'ai donné trois coqs à ton père,
j'ai donné de la laine teinte à ta mère,
jai donné un baiser à ta sœur aînée,
pour qu'on me laisse près de toi.

J'ai donné trois colombes au temple,
j'ai déposé de l'encens devant ma maison,
j'ai baisé les pas des prêtresses de Vénus,
pour que les dieux me fassent aimer de toi.

Puis me voici nu devant toi, Alexandrios,
et je n'ai plus rien à te donner.
Je suis inquiet, muet, tremblant, perdu.
Est-ce assez de mon amour pour toi?

III

Tu n'étais qu'un enfant quand, la première fois,
j'ai baisé tes lèvres et touché tes cheveux.
Tu étais si candide et tes yeux étaient clairs.
Tu me respectais comme un maître
quoique je ne fusse pas, de loin, en âge d'être ton père.

Ta peau était douce et ta poitrine lisse,
Tu n'avais pas la force de dresser un cheval.
Le duvet de tes cuisses était blond comme miel.
Tu n'étais qu'un enfant quand tu vins dans mon lit,
Mais je vis bien pourtant que tu étais un homme.

IV

Si tu es ce que tu es,
Alexandrios le très fier,
n'oublie pas que tu me le dois.

Si tu es un athlète sage,
Si ton esprit raisonne juste
et si ta langue parle aussi bien
que ton bras sait lancer le poids,
n'oublie pas que tu me le dois.

Si ta beauté peut tout séduire,
si tu peux dédaigner les hommages,
si tu sais donner le bonheur
et jouer savamment de ton corps,
n'oublie pas que tu me le dois.

V

Tu as pu te moquer de moi!
Après tant d'amour, de serments,
Tu as dédaigné Xephiron de Sardes
et tu l'as traité comme une vieille femme inutile.
Tu as pu devant moi te livrer à un autre
et tu as dit: «Regardez son visage!».

Mais je ne disais rien. Alors, tous les convives
sont venus successivement sur ta couche,
et jusqu'au vieux Panus qui vend du vin mauvais,
et tu disais encore: «Regardez son visage!».

Mais je suis jeune encore, Alexandrios,
et presque aussi beau que toi, tu l'oublies.
Tous ceux que tu as pris dans tes bras,
je les prendrai demain devant toi, si je veux.
Sauf Panus, pourtant, car j'aime la beauté.

Mais à quoi bon ces vaines menaces?
Je ne peux aimer que toi, Alexandrios.
Et si demain tu ne viens pleurer à ma porte
je te tromperai avec mon épée
et tu n'entendras plus parler de moi, jamais.

Traduit par R. Gérard.

Août 1961.

J'ai vu un homme pleurer d'amour

Le mois dernier, j'étais en séjour de convalescence à Oberhofen. Je partageais mon temps entre le lac et la montagne, tous deux également beaux et attirants. Le soleil et l'air pur gonflaient mes pectoraux étriqués de citadin, la marche et l'aviron me rendaient force et vigueur, et le sommeil par-dessus le marché. J'étais arrivé dans l'Oberland très fatigué, très abattu; je retrouvais dans la bonne nature la joie de vivre, la joie d'aimer. Je n'étais pas seul à me retaper ainsi. Un jeune Anglais suivait le même régime, si l'on peut dire, et paraissait s'en trouver aussi bien que moi. Nous nous étions d'abord croisés sur la petite jetée des yoles, puis vus un peu partout dans le patelin, puis vraiment regardés. Sa pâleur m'avait frappé, et aussi la minceur de sa taille, sa blondeur féminine, sa grâce languide; un «fin de race» tel que je les imagine. Un jour, je lui avais souri paternellement; n'avais-je pas vingt ans de plus que ce gringalet à peine majeur? Mais lui était resté de glace, se retranchant derrière la fameuse «respectability» britannique, cette froide réserve qui inderdit aux insulaires de communiquer avec âme qui vive, tant qu'il n'y a pas eu de présentation dans les règles. Je n'avais pas insisté naturellement. Je me contentais d'admirer de loin ce beau garçon, de l'observer et de constater qu'il était presque trop élégant et maniéré pour être pleinement de son sexe. Ne partait-il pas en promenade chaussé comme pour le bal? Noble, il l'était assurément, et riche aussi, pour occuper à lui seul un appartement de l'Hôtel du Chevreuil, luxueux entre tous. De ma modeste pension-famille je pouvais le voir dans son hall, qu'il traversait en grand seigneur, sans répondre au salut du personnel empressé.